

Un entretien avec... Alfred BACHELET



Alfred BACHELET

Cette longue galerie a plus de portes que n'en avait l'antichambre de Barbe-Bleue. L'une après l'autre, Alfred Bachelet en ouvre deux ou trois, au hasard, jette un coup d'œil circulaire et les referme. Et même avant qu'il n'ait poussé la bonne — la quatrième — une mélopée glisse vers moi, par bouffées, sur vent coulis : ce n'est pas celle des Filles d'Orlamonde.

— *Entrez donc, je vous prie...*

— *Après vous...*

— *Voyons : je suis chez moi...*

La pièce où je viens d'entrer ainsi avant lui est meublée de deux chaises, d'un piano droit et — au bout d'un fil se balançant — d'une vingt-cinq bougies monowatt dépourvue d'abat-jour. Une clarté plus que discrète fait valoir la fine poussière Second Empire du lieu et sa décoration résolument moderne : elle est constituée avant tout par une série de graffiti d'une galanterie un peu... appuyée.

Alfred Bachelet a toutes les raisons d'être là chez lui. Raisons passées : pendant plus de vingt ans, il fut chef des chœurs et chef d'orchestre à l'Opéra (on ne peut rien vous cacher : vous avez deviné que nous étions à l'Opéra). Raisons

actuelles : son œuvre nouvelle y est à l'étude. Vous le voyez, il est bien de la maison.

— *Et c'est au sujet de cette œuvre nouvelle que vous venez m'interviewer ?* me dit-il.

— Le grand mot que voilà ! comme disait des Grieux père. Je viens seulement vous entendre parler de musique, parler de votre musique.

— *Le grand projet ! N'auriez-vous pas plutôt quelques questions précises à me poser ?*

— C'est contraire à la première règle du jeu. Quant à la seconde, je lui donnerais volontiers cette forme... barrésienne : « Toute licence — sauf au sujet des interprètes »

— *Ainsi, vous savez déjà que c'est de Barrès que s'inspire mon prochain ouvrage : Le Jardin sur l'Oronte. Mais adoptons, puisqu'il faut parler des autres, l'ordre chronologique.*

— *Mai 1914. Opéra-Comique. Scémo.*

— *Alors, voilà. Une clause du cahier des chargés de l'Opéra oblige son directeur (c'était à l'époque André Messager) à monter un ouvrage des Prix de Rome qui n'ont pas encore été joués sur une des scènes subventionnées. Ainsi vint mon tour. J'avais alors entendu parler d'un livret de Charles Méré intitulé Les Trois Masques et dont le caractère dramatique m'avait séduit : il était malheureusement déjà retenu par Isidore de Lara. Mais en compensation, Charles Méré m'offrit sur le champ le schéma d'un autre sujet, très... corsé, lui aussi. Avec son étonnante imagination, cela devint en quelques semaines, la magnifique tragédie montagnarde que vous savez. J'écrivis ma partition, d'enthousiasme n'entre-coupant mon travail que de deux voyages dans l'Île de Beauté, question de m'imprégner de son atmosphère.*

— *Avez-vous dans Scémo, fait appel aux chansons populaires ?*

— *A peine. Il y a bien, au premier acte, trois ou quatre mesures que je tiens d'un berger de là-bas : mais c'est tout. Par contre, je fus fort « influencé » par les voceros qui sévissent non seulement pour les deuils, comme on le croit, mais aussi pour les mariages, les baptêmes, les fêtes. Ainsi pouvais-je sans trop d'illogisme, imaginer ce Vocero de Pâques, qui, au troisième acte, se greffe sur les carillons des cloches se répondant, de sommet à sommet, de Piana à Carcopino. Le succès de l'œuvre, interrompu par la guerre, fut ranimé par celui de Quand la cloche sonnera.*

— Novembre 1922 : Opéra-Comique. *Quand la cloche sonnera.*

— *Madame Bréval (mais non, je ne perds pas de vue la règle seconde de votre jeu...), Madame Lucienne Bréval, dis-je, désirait créer une œuvre assez brève pour ses adieux à la scène. Elle me mit alors en rapport avec deux auteurs belges, Hansewick et de Waittine, lesquels avaient fait jouer, je ne sais où, par de Max et Vera Sergine, un drame qui, un peu élagué, devint aisément musicable. Cependant avec un désintéressement et même un sens des réalités assez rare, elle comprit vite que ce rôle de jeune fille exigeait un physique et une dépense de moyens qui ne lui convenaient plus; et elle le passa...*

— ... à une autre interprète dont ce fut, après Ariane (... Et revoici Barbe Bleue !) les débuts à l'Opéra-Comique.

— *En tout cas cette interprète, empêchez-moi de la nommer ; empêchez-moi de dire le bien que je pense d'elle : je n'ai voulu qu'elle pour m'interpréter ici en mars prochain.*

— Mars 1932 : Opéra. *Le Jardin sur l'Oronte.*

— *Des amis me réunirent avec Franc-Nohain et Barrès. Franc Nohain, du roman de Barrès que je n'avais pas lu, avait tiré un livret excellent, en une prose rythmée qui en respectait le lyrisme et souvent même la lettre. Barrès qui en prit connaissance, l'approuva. Mais avant de me le confier, il désirait connaître. Quand la Cloche sonnera. Puis l'épreuve réussie : « Ça pourra être terminé en deux mois ? » me dit-il. N'est-ce pas, ces littérateurs, tout de même...*

— Surtout ceux qui comme lui, s'avouent « les moins musiciens de tous les hommes ».

— « Deux mois ? répondis-je. Voulez-vous me donner deux ans ? » Barrès ne me répondit rien; mais deux mois après, il était mort.

— Et qu'est-ce qui vous plut avant tout dans cette œuvre ?

— *Mais tout d'abord son caractère profondément théâtral. Tout théâtre repose sur un conflit. Et le conflit, ici, est grand comme un monde : il en oppose deux, l'Occident mystique et la mystérieuse Asie.*

— Ai-je besoin de constater que votre art ne se confine pas sur un sol étroit ? Entre la Russie, la Corse et la Syrie, il y a quelque espace..

— *C'est que le théâtre doit être du théâtre d'abord. Où qu'on le situe, l'homme reste l'homme partout. Je ne crois pas, avec certains puristes, que la musique déchoit, au moins lorsqu'elle garde la dignité de la musique, en s'alliant à la parole ou au geste, en faisant appel au décorateur, à l'accessoiriste ou à l'électricien.*

— Ce n'est au moins pas à dire que le compositeur de la *Ballade pour violon et orchestre* ait définitivement posé la plume ?

— *Non pas ! Il manque de loisirs, voilà tout. Et le directeur du Conservatoire de Nancy lui jait quelque tort. L'été surtout, j'écris le matin, dès mon lever jusqu'à dix heures. L'hiver, j'y emploie plutôt mes soirées. La vie en province est plus calme, plus longue qu'à Paris.*

— Et la musique y conserve-t-elle sa place ?

— *Certes. Ainsi je dispose à Nancy, d'un orchestre de soixante-quinze musiciens. En dix ans, j'ai pu y monter 250 grandes œuvres nouvelles. On vient au concert, et on y vient même à l'heure. Je n'ai guère que deux ennemis, trois tout au plus. Le troisième ? La déjiance : celui-ci pour mémoire.*

— Les deux autres : la T. S. F. et le Sport.

— *C'est bien cela ! Ainsi cette année m'avait-on demandé de laisser radiodiffuser mes concerts par le poste de Strasbourg : je ne l'ai voulu que pour un seul. Quant aux sports, viennent s'ajouter, à Nancy, aux rugby, football et courses à pied, les sports d'hiver, qu'on pratique dans les Vosges. Ainsi je ne souhaite qu'une chose aux dates de mes auditions : qu'il pleuve...*